

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 9 (1979)
Heft: 11

Rubrik: Récit inédit de Pierre- Philippe Colet : tuer le chat

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tuer le chat

Récit inédit
de Pierre-Philippe Collet

Distrait, j'allais traverser. Et c'est arrivé. Je suis effectivement descendu du trottoir. Midi. Pas âme qui vive. Un soleil de plomb coiffait le bourg de Saint-Rémy. Les maisons retenaient leur ombre comme on retient son souffle.

Je suis descendu du trottoir puis mes jambes ont refusé de me porter. La moto, que je croyais lointaine, était là. La mort, que je croyais pour d'autres, m'arrivait dessus, avec sa tête de guêpe, ses mains caoutchoutées, montée sur un instrument éclatant. La mort, telle que l'avait décrite Cocteau.

Les effets connus de l'extrême vitesse commençaient de dérouler, dans une lenteur illusoire, les stades successifs de la catastrophe, que l'esprit, par la suite, télescoperait en un instantané. J'eus le temps de relever les moindres détails: les sandales jaunes du motocycliste, avec son orteil nu, le pantalon délavé, le blouson de cuir, gonflé de vitesse et dur comme un obus, les lunettes inhumaines, le casque noir, la bouche soudain ouverte, sans cri.

Le garçon s'est levé sur ses étriers, sa monture s'est cabrée, s'est lancée contre le mur aveuglant. Le motocycliste est monté plus haut, comme pour une ascension, comme pour un miracle, comme si de cette façon, il eût trouvé le moyen de sauver sa vie.

Je me passai la main sur les yeux, pour empêcher la terre de tourner autour de moi. Je reculai d'un pas sur mes jambes dérobées.

Il se passa un temps infini avant que s'ouvre la première porte, un temps infini pendant lequel, seul, je contemplai mon œuvre: ce jeune corps foudroyé, ramassé sur lui-même, à côté de sa moto silencieuse. Des gens sortirent de partout. On se précipitait sur la victime, sur la moto, sur moi. Ma pâleur donnait droit aux égards. Je refusai de m'asseoir. Puis on commença de me questionner: «Comment cela est-il arrivé? Etiez-vous sur place? Avez-vous vu quelque chose?» Puis les affirmations: «Il roulait trop vite! Il a perdu la maîtrise de son véhicule.» Le jeune motard avait perdu la maîtrise de son véhicule. S'il avait roulé plus prudemment...

Et la scène n'avait eu aucun autre témoin que moi! Non, non, c'était trop facile. Mes jambes flanchèrent à nouveau.

J'étais en vie, l'autre peut-être pas. Le malheureux s'était pelotonné sur sa folie. Il disait, de toute la largeur de ses épaules, de tout le poids de sa jambe déjetée: «J'ai perdu la maîtrise de ma moto, je vous demande pardon d'être là, je demande pardon à ce monsieur de l'avoir effrayé avec ma vitesse, avec ma mort... Ce sont mes affaires, excusez-moi!»

Quelqu'un me frappait l'épaule. Je sortis de ma torpeur.

— Enfin, vous, vous avez vu?

— Oui. J'étais là.

Contre toute attente, ma voix sonnait ferme. J'ajoutai:

— Il allait comme un fou!

— Le malheureux!

On me donnait la réplique. On me répondait, comme à un vivant. Et c'était vrai, qu'il allait comme un fou. Je ne mentais pas.

— Il a voulu vous éviter?

J'étais pris.

— Moi? Non, je ne pense pas.

Il fallait choisir. Tout mettre sur l'autre ou prendre ma part de risque, ma part d'imprudence et avouer que je m'étais lancé sur la chaussée. Lancé? Non, je marchais normalement. Je n'ai pas couru. Je suis certain de n'avoir pas couru. Si cet imbécile n'avait pas roulé comme un fou... On me prit le bras.

— Vous n'êtes pas bien?

— Non, non, c'est la stupidité de cet accident qui m'ébranle.

Ma voix tenait. Je pouvais compter sur ma voix. Mes membres ne tremblaient pas trop. Seul mon visage... Qui a le visage clair quand il ment?

— Un chat, là, un chat noir s'est élancé de dessous cette voiture juste au moment...

— Un chat noir?

— Ou gris foncé, je ne sais plus. Avec la rapidité de l'éclair. Le gars a voulu l'éviter.

— Alors?

— J'ai suivi des yeux le chat. Il a filé dans cette rue. Le jeune homme, je l'ai vu couché, comme vous le voyez.



— J'ai réussi à tout caser, mais il te faudra prendre le train!
(Dessin de Valls-Cosmopress).

Très peu de temps après, une ambulance arriva, suivie de deux agents de police. Des hommes en blanc couchèrent la victime sur le côté, la hissèrent sur un brancard. Leur visage n'exprimait rien. Leurs gestes étaient d'un autre monde, du monde blanc de la souffrance, des échos assourdis et des vitres opaques. Ils étaient descendus sur notre planète violente et effectuaient leur travail avec précision, sans émotion.

Je me trouvais naturellement au milieu du cercle des badauds. Sans la moto couchée un peu plus loin, j'aurais pu me persuader que rien n'était arrivé.

Des gens se mirent à parler aux gendarmes du chat noir. Je ne l'avais pas inventé: il avait bondi dans ma pensée. J'avais jeté cela comme une défense, sans y penser. Mon chat prenait vie. Il était noté dans un carnet, avec le trajet qu'il était censé avoir suivi.

Je ne me sentais pas le courage de me désavouer, de nier le chat. Je laissai dire...

Une dernière phrase entendue me soulagea: «L'Antoine, il devait finir comme cela.» C'était donc un chauffard reconnu. Seule ma sensibilité me donnait un sentiment de culpabilité. Je m'éloignai. On me laissait m'éloigner. C'était bien la preuve que je n'avais pas tué Antoine. Je me retournai. Les gendarmes marquaient à la craie les contours de la moto couchée, au lieu de me passer les menottes. Ce monde était fou et moi, j'étais libre, innocent de ce drame comme de tous les drames de la terre.

Ma voiture était stationnée à l'ombre, sur la place de la République. Elle était relativement fraîche. Le moteur partit au premier coup. Doucement, sans aucune sensation dans les jambes, je démarrai. Je roulai quelques kilomètres à cinquante à l'heure, faisant signe pour que l'on me dépassât. Et les automobilistes me lançaient un petit coup d'avertisseur pour me remercier de ma correction.

Tandis que je roulais, je revoyais la scène. Je descendais du trottoir. L'autre pouvait me faire sauter à dix mètres. Il avait tenté désespérément de m'éviter. Son coude — je le revoyais à présent — s'était levé. Il avait essayé de me contourner. Avait-il freiné ou pas, commis une erreur ou pas: il m'avait laissé en vie. Soudain, l'histoire du chat, mon histoire à moi, me revint. Une barre me bloqua les poumons. Je ne pouvais plus conduire dans ces conditions. D'ailleurs, j'avais tourné trop tôt pour gagner Arles. Je me retrouvais sur la route de Fontvieille,

presque inconscient, mûr pour tuer quelqu'un à part entière.

A ma gauche, une tache ocre: l'admirable chapelle Saint-Gabriel, portée par les genêts. Je garai ma voiture et traversai la route déserte comme un somnambule. Je devais m'arrêter, réfléchir, prier si je savais encore. Tandis que je montais les marches qui conduisent à la chapelle, j'eus l'impression que mon épreuve touchait à sa fin: j'allais me reprendre, j'allais comprendre que je n'avais aucune responsabilité dans ce drame. Il suffisait d'examiner chaque minute en toute lucidité, il s'agissait de comprendre à quel instant l'autre avait commis la faute qui l'avait tué. Je retrouverais cet instant. Je n'avais pas couru. Non, je n'avais pas couru.

Je poussai la porte qui grinça; elle résistait. Je donnai de l'épaule.

La chapelle était ravagée, anéantie. Tout au fond, une gigantesque croix pendait par un bras, déhanchée, insultante et insultée. Par les vitres crevées allaient et venaient des corneilles au vol mou. Les immondices s'étaient accumulées sur les dalles. Le rire des oiseaux se cassait contre les murs. C'était le vide absolu, la réprobation. J'avais devant les yeux la vision de mon âme. Aucun raisonnement n'eût apaisé cette évidence. Je sortis à reculons. Le froid de cette cave m'enrobait jusque sur l'escalier. La damnation me cueillait irrésistiblement au milieu des fleurs et des bourdons. Et moi qui comptais encore vivre, agréable à fréquenter, courtois, doré, avec mon âme troublée...

Ma décision était prise: j'allais revenir sur ma déposition, reprendre la place du chat et payer le prix. Si d'autres mettaient la faute sur le motard, je serais lavé. Mais j'allais leur donner tous les éléments pour juger, pour me juger.

Je me pris à rouler trop vite, comme s'il y avait urgence à rétablir la vérité dans des registres. Les registres n'étaient pas pressés. Le mort non plus. Mais moi, je n'en pouvais plus. Avant de me diriger vers le poste de gendarmerie, je ne pus m'empêcher de revenir sur les lieux de l'accident. On avait enlevé la moto. Seule, une tache d'huile tentait de sécher au soleil, tentait de se réduire, de faire en sorte que rien n'eût été... elle était immense.

Des groupes d'hommes me dévisageaient. A mon approche, les conversations tombaient. Un enchantement avait paralysé le bourg. Et pas moyen de se dérober, de revenir en arrière, d'être quelqu'un d'autre. Je fis un effort pour me rappeler ma décision.

Je ne pouvais plus vivre avec ce mensonge, avec ce chat infernal qui n'avait jamais existé et auquel — il me semblait seulement le comprendre — on ne croyait guère. J'étais jeté dans cette ville comme un pion parmi d'autres pions, sans liens apparents entre eux. J'ignorais les règles du jeu. Qui allait bouger le premier? Qui allait parler, se déplacer, faire un bond ou disparaître? Qui allait, dans un craquement, tirer en arrière les aiguilles du clocher et faire que ce soit le matin, que le motocycliste soit encore à vingt kilomètres? Qui me donnerait ma chance?

Mon attention fut attirée par une vieille, vieille femme en noir. Elle se hâtait, minuscule, à travers la place brûlante. Elle frappait le sol de sa canne et courait presque.

Elle pointa l'index dans ma direction.

— C'est lui! C'est l'étranger!

Elle parvenait mal à reprendre son souffle. Elle tremblait. Sa canne tremblait. Son ombre tremblait.

— Je l'ai vu! Il est descendu du trottoir sans regarder. Ah! C'est trop facile, Monsieur!

Les badauds se rapprochaient, m'encerclaient, tout en conservant une certaine distance.

— Moi, j'étais à la fenêtre, chez moi. Elle se tourna, chercha sa fenêtre dans le soleil, ne la trouva pas.

— J'ai tout vu: c'est cet étranger qui a tué le petit.

Un agent s'approchait. Je fis quelques pas vers lui. On s'écarta. La vieille voulut me retenir par mon vêtement.

— Où allez-vous? Vous n'avez pas le droit!

Ils ne comprirent pas quand je répondis, dans une crispation de la lèvre:

— Je vais... tuer le chat.

P.-Ph. C



La morsure

Nouvelle de Martine Châtel

Elle a l'air d'une image. Ronde et lustrée, un nez de chat, les joues croquantes. Elle est toute petite. Elle roule quand elle marche. Sa frange noire tombe sur ses yeux cirés. On voudrait jouer avec, l'asseoir, l'habiller, la déshabiller, la coucher. On lui mettrait la couverture bleue pour souligner son petit menton troué. C'est l'automne. Les marrons viennent d'éclater de leur bogue.

Elle luit comme une gravure du Livre. La lumière glisse sur elle et puis se reflète. Elle est comme une pomme. Elle sent la pomme et la feuille. Elle n'a pas de nervures, elle est toute lisse.

Chaque fois qu'elle monte, une à une, les marches du perron d'en face, Lise la regarde. La poupée japonaise entre dans la maison. On ne la voit plus. On ne pense plus à elle jusqu'au lendemain.

Lise va jouer au jardin. La balle de caoutchouc jaune roule très loin et disparaît. Lison tend la main. Elle grimace et tend son regard vers les grandes personnes pour qu'elles aillent la chercher. Elles lui diront qu'elle n'est plus un bébé mais elles iront quand même remettre la balle jaune à sa place, près de l'arrosoir. Au tuyau, des gouttes courent, noircissent la dalle grise. L'arrosoir est très vert. Il attend la balle.

Tante Emilie dit que la petite Japonaise a trois ans, comme Lison, et qu'elle s'appelle Cigayou. Elle dit qu'il faudrait que ces deux enfants. Que c'est dommage que. Surtout, quand on pense que. Quand Tante Emilie dit «Quand on pense que» ça veut dire que la maman de Lise est morte.

«Tu veux qu'on invite la petite fille, Lison? On va lui faire un bon goûter. On l'invitera jeudi, tu veux?»

C'est quand jeudi? C'est aussi loin que la balle. Les grandes personnes iront la chercher.

Lison n'aime pas les invitations à goûter. Il faut parler aux dames et les enfants la poussent. Ils la font glisser sur le parquet des salles à manger. Elle a peur quand elle glisse et quelquefois elle tombe avec la chaise qui se renverse et qui est lourde et qui a des coins qui font mal. Les enfants crient, mangent beaucoup de gâteau au chocolat, mettent des chapeaux dorés qui font honte. Il faut dire des choses